

ENTREVUE

Penser croche avec Dalie Giroux

PAR DAHLIA NAMIAN

L'histoire du Québec, chez Dalie Giroux, ne correspond pas à celle qu'on nous apprend à réciter à l'école. Son œuvre ébranle, avec une vigueur salubre, les assises du grand récit national. Dans ce Québec qu'on aime présenter comme « tricoté serré », l'essayiste en défait les fils et en explore les interstices, afin de dénouer ce qui ne tient qu'au prix du refoulement. De *Parler en Amérique* à *Une civilisation de feu*, en passant par *L'œil du maître*, l'autrice poursuit son enquête sur l'imaginaire québécois, portée par une attention constante aux rapports de pouvoir et à la manière dont ils charpentent nos façons de penser, de parler et d'habiter ce territoire de la Nord-Amérique.

Avec *Penser croche*, le regard incisif de Dalie Giroux se prolonge tout en se resserrant sur un point névralgique, presque intouchable : la « *sainte famille* ». Héritée du catholicisme et intimement liée au projet colonial, celle-ci — triptyque mère-père-enfant calqué sur Joseph, Marie et Jésus — ne relève pas d'un simple motif religieux. Elle constitue un véritable dispositif de l'imaginaire québécois, structurant la vie sociale et nationale autour de la centralité de la famille hétéropatriarcale. Dès la Nouvelle-France, rappelle Giroux, la confrérie de la Sainte-Famille visait à enraciner ce modèle dans les pratiques quotidiennes. La famille devient ainsi un appareil à la fois pédagogique et symbolique, chargé de produire des sujets — bons époux, bonnes mères, enfants dociles — et d'en naturaliser l'ordre.



Aujourd'hui, cette matrice se reconfigure « dans de nouveaux habits », mentionne-t-elle. Elle affleure dans l'actualité politique et dans le retour en force des discours conservateurs, qui pourfendent l'immigration, les personnes trans et l'avortement, tout en s'alarmant du déclin démographique. C'est donc cette figure sclérosée de l'identité québécoise que Giroux s'emploie à déconstruire, en la fissurant de l'intérieur.

Sa démarche, qui tient à la fois d'une « *queeranalyse* » et d'une « *généalogie cubiste de la sainte famille keb* », descend dans les bas-fonds de la culture, en explore les sous-sols sans gloire et affronte ses marges « toutes décalissées », pour reprendre ses mots. Cette méthode suppose un déplacement : celui de quitter les grands récits consacrés pour aller fouiller ce que le roman national refoule afin de se maintenir intact. C'est dans cette « *couche subalterne* », écrit-elle, que « ça » travaille. Là s'esquisse la possibilité de « *penser croche* » : une expression connotée négativement dans le vernaculaire québécois, que Giroux retourne et réinvestit à la manière de la « langue vulgaire » chez Pasolini : comme une force indisciplinée, irréductible, poétique et profondément politique.

Écrire croche, c'est refuser de lisser sa langue pour la rendre plus propre ou acceptable, c'est un entêtement à préserver quelque chose de la parlure, du « raconter », avec ses détours et ses accrocs.

« J'ai voulu remettre au jour l'héritage de la révolte culturelle des années 1960, dans ce que Pierre Maheu appelait l'attitude ti-pop », précise l'autrice. Pour toute une génération, celle du *Refus global* et de la Révolution tranquille, il s'agissait de rire des objets et des reliques de la culture canadienne-française — tant religieux, populaires que kitsch — pour mieux les détourner, les profaner, les faire parler autrement. Comme l'a avancé aussi Jonathan Livernois, dans *La révolution dans l'ordre* (Boréal), le ti-pop n'a ni effacé le passé ni abattu, à lui seul, les structures du patriarcat. Mais il portait une énergie vive contre la loi des Pères, une manière d'en finir avec l'emprise du duplessisme et de troubler l'alignement moral.

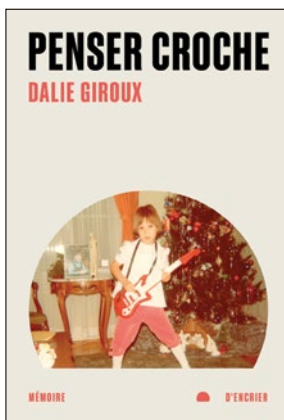
Dans *Penser croche*, Dalie Giroux poursuit cette énergie et en accentue la charge critique. Sa matière, elle la puise dans des « récits mineurs », presque honteux : dans des faits divers, des pages d'*Allô Police*, des fragments d'autofiction, ou des scènes de films cultes, comme *Aurore*, *l'enfant martyre*. C'est dans ces récits que remontent des vies déviantes, des figures monstrueuses, des corps abîmés, des enfances brouillées. Là où se donne à voir la violence ordinaire. Cette prise de parole s'inscrit dans un monde traversé par des rapports de pouvoir très concrets, où parler est toujours risqué, souvent empêché. Elle évoque un univers où « *les femmes sont au service des hommes, où les faibles sont au service des puissants* », un monde où la parole est coupée, volée, ou disqualifiée. Dans ce contexte, écrire devient une manière de parler sans en demander la permission. « *Non pas parler comme on écrit, mais écrire comme on parle* ». Écrire croche, c'est refuser de lisser

sa langue pour la rendre plus propre ou acceptable, c'est un entêtement à préserver quelque chose de la parlure, du « raconter », avec ses détours et ses accrocs.

L'exemple de son ancêtre Augustin Labadie, canotier du XVIII^e siècle, éclaire bien cette idée. Dans ses calepins, « il écrivait comme il pouvait », précise-t-elle en entrevue. Sa voix traverse une vie dure, marquée par la misère et le travail rude, là où écrits et paroles comptent peu et laissent peu de traces. C'est cette archive mineure, enfouie dans sa propre histoire familiale, que Giroux prend comme point de départ politique et éthique : « prendre au sérieux une parole qui n'est pas censée compter », mais qui dit quelque chose de réel, d'une manière de vivre et d'habiter le Québec.

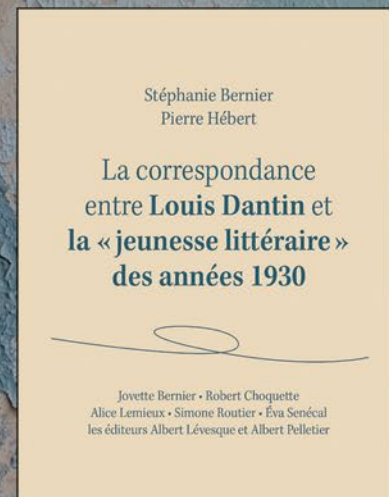
Dans son livre, la professeure en pensée politique convoque aussi des textes féministes de Jovette Marchessault, Josée Yvon, Nicole Brossard, France Théoret ou Sylvie Laliberté. Chez elles, on parle sans filtre et sans compromis, dans la nudité de la rue, du désir, de la détresse. Les corps et la langue s'y tendent et se tordent, pour dire l'enfermement et la rage, comme une condamnation sans appel. Elles crient dans le dos des puissants, « pour ne rien sauver » des ruines qu'ils ont laissées.

Mais que faire, aujourd'hui, de ce passé qui ne passe toujours pas ? À l'image d'Adèle Haenel, dit-elle, « qui se lève et se casse aux Césars en lançant "la honte !" », il faudrait peut-être, une fois pour toutes, rompre avec le décor. Dalie Giroux, pourtant, ne propose aucun prêt-à-penser : elle invite à sortir de la verticalité d'un arrangement fondé sur la filiation « pour risquer d'autres alliances », plus fragiles que viriles, et plus proches de « *l'amitié hérétique* » que d'un programme politique. Son livre ouvre avant tout des brèches et déplace les évidences. Car c'est peut-être là, dans « *une infinité de petits trous dont il faut crever la façade* », que se joue la suite du monde. Encore faut-il apprendre à penser croche pour la voir advenir. ♦

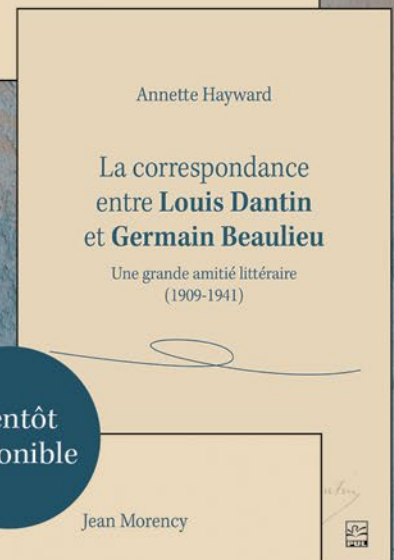


PENSER CROCHE
Dalie Giroux
Mémoire d'encrier
360 p. | 31,95\$ ♦

Un rare accès aux lettres échangées entre le grand critique Louis Dantin et des personnalités influentes du milieu littéraire québécois au début du XX^e siècle.

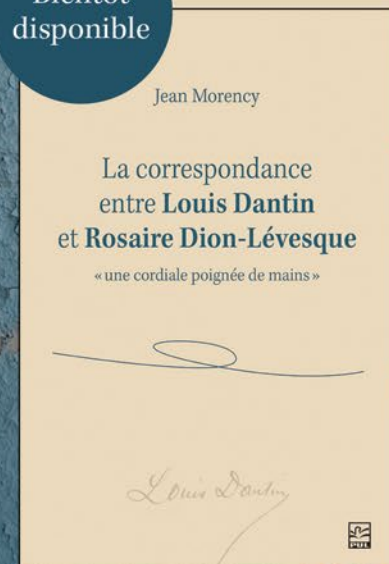


ISBN 978-2-7637-5682-0



ISBN 978-2-7663-0004-4

Bientôt disponible



ISBN 978-2-7663-0007-5

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Canada

SOPEC
Québec

75

Presses de l'Université Laval
pulaval.com